

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## **Pour l'espoir**

**Fernand Dansereau**

Volume 8, numéro 2-3 (44-45), mars-juin 1966

Cinéma si.

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dansereau, F. (1966). Pour l'espoir. *Liberté*, 8(2-3), 73-77.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1966

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## *pour l'espoir*

Au centre même de l'acte de création, il y a une crampe. Hésitation à assumer toutes ses colères, frayeur mortelle devant la joie, refus de la vie.

Pourquoi le cinéma canadien est-il si triste ?

Il ressemble en cela à la littérature. On a assez dit qu'au Canada français, l'écrit est sombre. La peur de la femme en est le signe habituellement le plus remarqué.

N'est-il pas étonnant qu'un art censé être jeune, s'avère tout pareil entre nos mains ? Le héros d'A TOUT PRENDRE préfère se jeter au bout du quai plutôt que de faire face à une femme, Johanne, pourtant si exotique. Le héros du CHAT DANS LE SAC aime mieux quant à lui se complaire dans le désespoir national et contempler bien au loin l'image d'une patineuse androgyne, plutôt que de répondre à Barbara. Celle-ci dira avec justesse : "Il prend des petits pas mais jamais des grands . . . Il a peur de la vie."

Quant on arrive au FESTIN DES MORTS, c'est l'être même en son centre et sur toute la périphérie qui est menacé. Le froid gagne. L'univers se ferme. Même la femme n'est plus là. C'est l'unique dialogue avec la solitude.

Ceci dit en guise de preuve. Il me paraît sans intérêt d'épiloguer longtemps là-dessus. On a déjà vu ça. Les causes qui expliquent cette manière d'être ne paraissent pas différentes de celles qu'on a explorées jusqu'à la lassitude, à propos de la littérature.

Mieux vaudrait peut-être parler du lyrisme qui caractérise aussi le cinéma canadien. C'est la dimension contradictoire, la grande force, la chance de vie.

On a souvent vanté la splendeur de l'image et des bandes sonores à propos de nos films. On en attribue habituellement le mérite à l'excellence de la technique, comme si l'inspiration ici faisait défaut. (Exemple : TROUBLE-FETE) Je crois au contraire que cette splendeur est affaire d'inspiration. Et c'est toute la collectivité des cinéastes canadiens qui est impliquée.

Cette splendeur, c'est l'appel au chant, le goût de s'émerveiller avec passion devant les choses et devant les êtres. Le cinéma canadien aspire à être heureux. Il aspire à être lyrique et en cela il trouve une rare originalité.

Un peu partout dans le monde, le cinéma se veut tantôt quotidien, réaliste, tantôt fantasque et mélodramatique. Il est rarement poésie. Chez nous c'est tout le contraire. C'est ce qui explique l'utilisation très particulière que nous avons faite du cinéma-dit-vérité-dit-candid. C'est ce qui explique le modeste succès que nous en avons tiré. Grâce à quelques films, une nouvelle image du Canada s'est répandue un peu à l'étranger. Cette image est estimée. (Cf. POUR LA SUITE DU MONDE, 60 CYCLES) Elle touche les gens. Le monde s'en est aperçu, pour la première fois peut-être depuis Maria Chapdelaine.

Mais la contradiction demeure, tout comme en littérature où le souffle éperdu d'une poésie de grand style ne suffit pas à fonder une réalité canadienne.

En cinéma, la contradiction se noue autour d'un problème particulier. Elle s'y trouve projetée et camouflée. Ce problème, c'est la fonction documentaire. Parce que les cinéastes canadiens ont fait leurs armes dans une maison qui se voulait agence d'information, parce que de toute manière le puritanisme anglo-saxon et le puritanisme canadien-français ne toléraient l'oeuvre d'art que si elle était éducatrice et bienfaisante, tous nos films de long métrage sont marqués au coin de l'ambiguïté et de l'incertitude.

Le chant n'ose pas se reconnaître pour ce qu'il est. La vertu de spectacle n'est jamais suffisante. On la rogne. On hésite à aller au bout de son propos. Les confessions peuvent sembler débridées. Pourtant le lyrisme qui affleure n'ose jamais s'affirmer pleinement. La liberté n'y est pas. Même LA VIE HEUREUSE DE LEOPOLD Z... fournit de précieuses indications à ce propos.

Pour moi, après dix ans d'un combat acharné dans et pour le cinéma canadien, l'ennui garde donc le même visage : "adult éducation", mission traditionnelle de l'O.N.F., didactisme, etc. Mais nous savons maintenant que ce visage est un masque. Plus loin derrière, au centre même de l'acte de création, le duel, le vrai, continue.

Ce combat est passionnant. Nous ne sommes pas libres de l'éviter. Et il me semble que de films en films, les choses se détendent un peu, la voix s'affermit, l'horizon s'ouvre. Après un long apprentissage, beaucoup de cinéastes débouchent enfin sur la notion de spectacle. Ils auraient dû y venir avant. Ils pouvaient en faire la théorie. Ça n'était pas mûr. Maintenant ça vient.

Nous aurons besoin d'affronter très souvent le public. Et lui, tout comme nous, a besoin d'une abondante confrontation. Car il ne s'agit pas ici des doléances d'un petit groupe d'artistes capricieux mais d'un peuple qui cherche son image. Il faudra accorder de l'aide aux cinéastes non parce qu'ils font pitié mais parce que le peuple canadien n'en a pas d'autre et qu'il n'est pas libre de se passer de cinéma. On recommencerait l'expérience avec une nouvelle génération de créateurs qu'on en arriverait au même résultat.

Nous aurons également besoin de producteurs, c'est-à-dire de ces personnes qui savent exiger du créateur qu'il aille au bout de son propos. J'ai vu deux ou trois fois le phénomène se produire à l'Office du film. Sous l'influence d'un Tom Daly, d'un Jacques Bobet, d'un Frank Spiller, un film peu à peu s'affirme, le ton s'élève, le cinéaste dépasse les embûches usuelles, une oeuvre prend forme. Et ça n'est pas difficile à reconnaître. C'est chaque fois bien évident.

Les cinéastes canadiens, je crois, auront longtemps besoin de ce genre d'appui. Notre pays est un petit pays. Ils auront longtemps besoin de travailler en groupe, en serre-chaude. Le modèle Godard, le modèle Bergman, ça n'est pas pour ici. Et de toute manière c'est du passé. Cela a servi ailleurs. Il faut inventer notre propre modèle selon l'âme inédite que nous cherchons à exprimer.

Les confrontations fréquentes avec le public, les producteurs astucieux, qui nous les donnera ? Au prix de ce que ça coûte le cinéma !

Un certain nombre de choses m'apparaissent claires à ce propos.

1. — L'Office du film ne peut pas se dérober à sa tâche. Il est le dépositaire, veut, veut pas, du cinéma canadien, de l'intérêt du Canada dans le cinéma. Rien ne sert de brandir sa chartre, de réinventer sans cesse de nouvelles contraintes didactiques, la vraie responsabilité est là. D'ici à ce que de nouvelles lois, de nouvelles institutions qu'on nous promet sans cesse mais qui ne viennent pas, prennent forme et arrivent à fonctionner efficacement, l'Office du film reste "chargé" du cinéma. S'il se dérobe, tous les prétextes du monde ne suffiront pas à camoufler sa trahison. L'intérêt national de ce point de vue est net et aisément perceptible.

2. — L'industrie privée, — pour sympathique qu'elle soit, — n'a aucune chance à moins que de fortes législations viennent la soutenir. L'industrie du cinéma dans le monde est entre les mains des Américains. Les choses étant ce qu'elles sont maintenant, vouloir faire concurrence sérieuse, c'est un peu comme de vouloir concurrencer Dupont de Nemours ou General Motors. On n'y arrivera pas tout seul. Sans législation protectrice, on est condamné à la broche à foin.

3. — Les cinéastes canadiens pourraient faire la preuve de leur nouvelle maturité, — pour autant que chacun en ait — en cessant de bouder intérieurement la télévision. Je me demande parfois : Mais à quoi est-ce que nous sommes donc attachés ? Au sel d'argent ou à l'image ?

Le circuit de télévision est un circuit qui fonctionne. Il y a du monde à l'autre bout. La conversation est possible. Ça n'est pas une raison pour renoncer au monde privilégié des grandes salles obscures où le dialogue peut atteindre une intensité sans égale ; mais ça n'est pas non plus à dédaigner.

Et Radio-Canada de ce point de vue porte des responsabilités semblables à celles de l'O.N.F.

Parfois, les mauvais soirs, on en vient à penser que cette revendication incessante, cet espoir même n'a plus de sens. Non seulement les producteurs et les distributeurs n'existent pas ou sont hors d'atteinte, mais à travers la planète, les choses changent.

Telstar est là et tous les autres satellites qui vont bientôt enserrer littéralement le monde dans une dictature de l'image. James Bond est là lui aussi avec ses co-productions multimillionnaires et dans l'univers de ce surhomme, il n'y a pas de place pour notre ombre.

Il faut une foi singulière non pas en soi-même mais en l'avenir du pays, pour ne pas se décourager. Il faut croire que l'identité particulière de ce groupe humain est bien important pour travailler malgré tout à lui donner une voix.

Peut-être le pari est-il perdu. Peut-être est-ce un pari de sot.

Heureusement, nous n'avons pas le choix. Nous allons continuer aussi bien à faire du cinéma qu'à hurler comme des perdus pour qu'on reconnaisse son importance.

FERNAND DANSEREAU